

Où cours-tu ?
Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?

Il est difficile au milieu du brouhaha de notre « civilisation » qui a le vide et le silence en horreur d'entendre la petite phrase qui, à elle seule, peut faire basculer une vie : « Où cours-tu ? »

De mode en mode, de nouveauté en nouveauté, d'innovation en innovation, de catastrophe du jour en catastrophe du jour – « Rien n'est plus vieux que le journal d'hier¹. » – nous voilà fouettés en avant comme des cerceaux ! Slogans, rythmes, musiques de fond, logorrhée sournoise d'une radio toujours branchée, cris, appels nous incitant à courir plus vite, à laisser derrière nous les tombereaux de déchets, d'immondices que nous produisons sans répit. Sans projet de civilisation, sans vision, nous ne faisons qu'amplifier la *sono* et foncer.

En fait, ce mode de comportement est le plus

1. Paul Valéry.

ancien dont l'homme moderne ait la ressource lorsqu'il y a danger : Fuis ! Sauve-toi ! Cours pour ta vie ! En courant, l'homme moderne tente d'esquiver la légion de fantômes à ses trousses, de succubes et de zombies qu'il s'est créés lui-même.

Il y a des fuites qui sauvent la vie : devant un serpent, un tigre, un meurtrier.

Il en est qui la coûtent : la fuite devant soi-même. Et la fuite de ce siècle devant lui-même est celle de chacun de nous.

Comment suspendre cette cavalcade forcée, sinon en commençant par nous, en considérant l'enclave de notre existence comme le microcosme du destin collectif ? Mieux encore : comme un point d'acupuncture qui, activé, contribuerait à guérir le corps entier ?

Je serais encore en cavale si, au milieu d'une crise profonde, la petite question n'avait pas atteint mon oreille : « Où cours-tu ? »

C'était la voix d'une femme¹ et si je la nomme chaque fois que j'évoque cette période, c'est par devoir d'honneur. Il est essentiel de prendre soin de ce ciel en nous, invisible aux autres, de ce sanctuaire que la vie nous a édifié et que peuplent tous les intercesseurs, les messagers, ceux qui, de

1. Hildegund Graubner, proche collaboratrice de Karfield Graf Dürckheim.

façon multiple, nous ont inspirés, conduits vers le meilleur de nous-mêmes. Honorer notre dette envers eux est la première, peut-être aussi l'ultime obligation. L'esprit ne nous rencontre jamais sous cellophane. Il a toujours un visage, un son de voix, un nom, une odeur. Il passe de regard en regard, de sourire en sourire.

« Où cours-tu ? » La suite de la phrase d'Angelus Silesius : « Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ? » n'était pas encore de saison. « Ne sais-tu pas que l'enfer est en toi ? » est hélas la première version du message. Il me fallait d'abord entendre qu'il était tout à fait inutile de courir si vite puisque ce que je fuyais était déjà soigneusement cousu dans ma peau.

Que la première étape fût d'*arriver* d'abord au cœur de mon désastre, de m'y installer pour le contempler, me scandalisa autant que mon ami Job. Je l'ai toujours beaucoup aimé, ce Job, aimé et admiré, n'ose-t-il pas dans son désespoir virulent retourner la question et interpeller Dieu : « Où cours-tu ? Pourquoi te dérobes-tu à moi et à mes supplications ? » Sublime renversement – mais sans fruit aucun. Ce que Job doit aussi entendre, c'est que Dieu ne dresse pas ses tentes au pays de la lamentation. Partout où résonnent et grincent suppliques, jérémiades et revendications, Il ne comparaît pas. Son absence hante depuis toujours ces régions. Il nous veut sortis

des marécages de la lamentation et des désespérances – en dépit de tout. Il nous veut *ailleurs*.

« Où cours-tu ? »

Le lieu où nous atteint cette flèche n'est pas indifférent. Il se situe à la bifurcation de nos destinées et ne doit pas être compris comme un reproche. Comment une course pourrait-elle être suspendue s'il n'y avait eu auparavant qu'immobilité ?

Il existe certes une frénésie contemporaine, une agitation aiguë dont la contrepartie est l'effondrement, le collapsus, le passage redouté du désordre furieux à l'entropie.

Mais le mouvement que suspend la question : « Où cours-tu » est inscrit, lui, dans une autre dynamique de vie. Il contient la formule secrète du retournement, de la conversion et suppose que la course sauvage a aussi qualité de quête sauvage.

Tout se passe comme si cette fuite avait cumulé l'énergie nécessaire pour une transmutation.

De même qu'il ne peut être question de « rester semblable à un enfant » mais bien de le redevenir comme nous y invite le Christ, rester assis devant la porte du paradis, après l'exclusion, serait notre perte.

Ne faut-il pas à tout prix se mettre en route, tourner le dos au grand portail et assumer l'exil amer ?